

fesseur de chimie au collège de l'Arc, à Dôle (Jura), faisait, devant les élèves de son cours, une expérience sur une poudre détonante. Il avait obtenu le résultat attendu : une détonation en frappant avec un pilon sur un point de la surface intérieure d'un mortier, enduite de chlorate de potasse et de soufre mélangés. Ce fait impressionna vivement un de ses élèves qui se fit ce raisonnement : « Si l'on pouvait ajouter du phosphore à ce mélange détonant, on pourrait peut-être obtenir des allumettes s'enflammant par simple friction et le vieux briquet serait supprimé du coup. » L'écolier qui venait de concevoir cette merveilleuse application de la chimie à nos usages journaliers s'appelait Charles Sauria.

Cent cinquante de ses condisciples l'ont vu tremper de longues bâchettes soufrées aux deux bouts dont on se servait alors, dans du chlorate de potasse légèrement chauffé, et les frotter sur le mur à l'endroit où il avait l'habitude d'essayer ses allumettes. Grâce à ces frictions répétées et à la couche de phosphore qui recouvrait le plâtre, les allumettes s'enflammaient. Le problème était résolu. Sauria, suivant le mot naïf d'un élève, avait trouvé « les allumettes qui brûlent toutes seules ».

Une autre anecdote due à la longue mémoire du conservateur de la bibliothèque de Dôle :

« Pendant l'hiver de 1830-31, époque à laquelle j'étais professeur au collège de Dôle, je logeais avec mon ancien camarade de classe, A. Dosmann. Je vis un jour Sauria entrer dans ma chambre avec des allumettes en mains. Sans rien dire, il en frotta quelques-unes contre la muraille et nous fûmes fort surpris de les voir s'enflammer.

« Ce n'est pas moi, mais Dosmann, qui suivait avec Sauria le cours de chimie, qui fabriqua des allumettes d'après les données de l'inventeur.

« Quant au fait de l'incandescence, j'en ai été plusieurs fois témoin, et je l'affirme de nouveau, l'ayant attesté déjà en plusieurs circonstances. Sauria, Dosmann et moi, nous étions tous trois fort jeunes et aucun de nous ne pensa au profit que l'on pourrait espérer de la découverte dont, du reste, le bruit se répandit bientôt.

« Qui a communiqué la recette aux Allemands ? Il me serait difficile de le dire, étant donnée la publicité immédiatement donnée à la chose, »

Mais que fut Sauria ?

Marc-Charles Sauria est né à Poligny le 25 avril 1812. Il était fils de Jean-Charles Sauria, général de la Révolution, puis administrateur du département du Jura et enfin inspecteur des forêts dans le même département. Son père le destinait à la carrière militaire lorsqu'un accident qui lui survint à l'âge de onze ans le rendit infirme, et il fallut alors orienter sa vie d'un autre côté. Il commença ses

études au collège de Poligny, puis les continua au collège de l'Arc, à Dôle, où vers la fin de 1830, il inventa ses allumettes chimiques.

Il n'obtint rien de sa découverte et fit alors de la littérature ; il composa quelques poésies et publia son *Jura pittoresque*, aujourd'hui très rare. Il avait commencé à se rendre utile ; il voulut continuer en étudiant l'agriculture à Grandjoux, puis la médecine à Besançon : « Je lui ai souvent entendu dire, nous écrit M. Cernesson, qu'il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il avait soulagé un malade. »

Il vécut ainsi péniblement de l'exercice de sa profession jusqu'en 1881. Alors, grâce à l'influence de son ami Jules Grévy, il obtint un bureau de tabac. Il y vécut en sage jusqu'au 22 août 1895, date de sa mort.

Le propre des inventeurs n'est-il pas de rester méconnus et de mourir dépouillés ? Mais il est temps de restituer à chacun sa part de mérite.

Un modeste monument, sur le territoire de cette petite commune de St-Lothain, où Charles Sauria repose à côté de son père, le vieux général de la révolution, est bien dû à ce serviteur de la science pratique et de l'humanité.

Le prix du blé

L'un des plus grands soucis de l'agriculture est la baisse du prix du blé. Les droits protecteurs, portés successivement à 3, 5 et 7 fr. par quintal, n'ont pu l'enrayer, et il y a tout lieu de croire qu'une élévation du tarif n'aurait pas grand effet ; car entre le marché français protégé et les marchés libres de Londres et de Bruxelles, on ne retrouve plus l'écart de la taxe qui a existé pendant plusieurs années.

Le prix du blé dépend de deux facteurs d'importance inégale : la concurrence étrangère et la récolte nationale, et l'influence de ce dernier élément est prépondérante, car il n'est pas vrai, comme on le répète, que depuis 1885 le blé ait constamment baissé.

D'après la statistique agricole, qui malheureusement s'arrête à 1894, les cours ont été les suivants :

1885.	Fr. 21.71	les 100 kilos.
1886.	22.84	—
1887.	23.41	—
1888.	24.79	—
1889.	24. »	—
1890.	24.98	—
1891.	27.12	—
1892.	23.59	—
1893.	21.38	—
1894.	19.85	—

Pendant les mêmes années, les importations de blé ont été :

1885.	6.457.851	quintaux.
1886.	7.097.486	—
1887.	8.966.714	—

1888.	11.357.123	quintaux.
1889.	11.417.592	—
1890.	10.552.014	—
1891.	19.605.084	—
1892.	18.842.370	—
1893.	10.031.629	—
1894.	12.490.997	—

Lorsqu'on rapproche ces deux tableaux, on voit d'un coup d'œil que ce qui règle le prix, ce n'est pas le blé étranger, qui n'est qu'un appoint, mais la récolte indigène. Si le prix s'élève sur notre marché, par suite du déficit, il se fait un appel de grains étrangers qui diminue lorsque notre récolte est bonne, sans jamais cesser complètement, car les procédés hongrois appliqués depuis quelques années par la minoterie exigent le mélange des blés exotiques aux sortes indigènes.

Il est très difficile de trouver la répercussion du droit de douane. Aujourd'hui l'écart entre Londres et Paris est d'environ 3.50 ; comment se fait-il qu'un droit de 7 fr. à l'entrée en France ne se traduise que par une protection de 3.50 ? L'explication n'est pas difficile à trouver ; elle réside tout entière dans l'élasticité très réelle, quoique souvent niée, du prix du blé.

Nous pouvons poser comme axiome que les producteurs étrangers ne peuvent pas vendre et ne vendent pas à perte. Si donc le blé exotique vaut 19.50 à Paris et 16 fr. à Londres, c'est que le vendeur peut le laisser sans perte et même avec un petit bénéfice à 12.50. Il gagne un peu plus à Londres ou à Bruxelles qu'à Paris, voilà tout. Il peut même, s'il a vendu en assez grande quantité à Londres, vendre à prix courant à Paris et même, exceptionnellement, subir une perte, pour écouler son excédent à Paris dans le dessein de ne pas écraser le marché de Londres, qui est son meilleur client ; dans ce cas, le bénéfice réalisé à Londres se déversera sur l'opération traitée à Paris.

Si le blé venait à monter considérablement à Paris, s'il atteignait 29 ou 30 fr. le quintal par exemple, le droit jouerait en entier, à moins que l'étranger n'eût un très gros stock à écouler, auquel cas il consentirait à baisser ses prétentions pour se dégager. Si au contraire le prix du blé indigène baisse, les importateurs baisseront leurs prix, le droit ne jouera plus que pour une fraction, et avant qu'il cesse de jouer, les importations auront cessé depuis longtemps, à moins qu'il ne s'agisse de sortes spéciales qui doivent être introduites à tout prix.

Il n'y a donc rien de mystérieux dans la disparition d'une partie du droit de douane.

On a voulu attribuer à la crise des changes une influence prépondérante sur les importations de blé.

Les chiffres ne confirment pas cette théorie. Sur les 12.490.997 quintaux de blé importés en 1894, voici la part des pays à monnaie saine et celle des pays à monnaie avariée :

Pays à monnaie saine

Roumanie	499.350 q. m.
Turquie	421.874 —
Australie	585.594 —
Etats-Unis	3.233.029 —
	4.739.807 q. m.

Pays à monnaie avariée

République Argentine	694.142 q. m.
Indes anglaises. . . .	367.100 —
	1.061.242 q. m.

A ces quantités, on doit ajouter 5.300.553 quintaux métriques provenant de Russie qui, jusqu'à ces derniers temps, n'était pas un pays à monnaie avariée, mais un pays à monnaie mal définie. On voit donc que la concurrence de l'Inde et de la République Argentine se réduit à bien peu de chose comparativement à celle des Etats-Unis et surtout de la Russie, où le change ne joue pas. En dernière analyse, la concurrence totale est loin d'être formidable; la vérité, c'est que nous nous faisons concurrence à nous-mêmes, qu'à l'abri des droits nous avons étendu inconsidérément la culture du blé et que le moment n'est pas éloigné où les importations cesseront et où, d'importatrice, la France deviendra exportatrice. Le cultivateur français doit en prendre son parti, la baisse du prix du blé, non pas pour une année donnée, mais pour un ensemble d'années, est fatale, et ce serait une illusion funeste de croire que des mesures fiscales ou autres pourraient l'enrayer, parce que les prix, nous ne saurions trop le répéter, dépendent de moins en moins de l'étranger et de plus en plus de la production intérieure qui s'accroît avec les progrès de tous les jours réalisés par les sciences agronomiques.

L'agriculture, du moins en ce qui concerne le blé, doit résolument changer sa manière de faire. Le moyen le plus simple est de ne consacrer au blé que les terres qui sont réellement capables de fournir des rendements élevés et rémunérateurs, et c'est là que les syndicats agricoles doivent intervenir pour éclairer les paysans, leur indiquer les champs à mettre en céréales et ceux qui de toute nécessité doivent être consacrés à autre chose, les renseigner sur le choix des semences et des engrais les plus convenables et leur montrer que si on ne peut rien au prix de vente, on peut beaucoup sur le prix de revient. Quand aux terres qui cesseraient d'être cultivées en blé, c'est encore aux syndicats agricoles à donner des conseils éclairés sur leur nouvelle utilisation, et ce n'est pas là le point le moins délicat ni le moins intéressant de leur mission,

P. E.

Ce que l'on dit de la récolte vinicole de 1896. Ce que l'on ne dit pas.

Les nouvelles des vignobles qui viennent par certain canal que nous ne désignerons pas mieux, sont généralement empreintes d'une

tendance qui fausse les idées de la viticulture et du commerce.

En passant, on donne une esquisse, un semblant d'esquisse de la situation d'une région, mais immédiatement apparaît une atténuation qui détruit les soupçons de vérité qui avait été donné.

On a dit que le Midi de la France avait un rendement en vin dont il devait se déclarer satisfait; cette appréciation à double sens n'est répandue que pour faire croire à une production qui n'existe pas. Le Midi de la France, qui comprend toute la région qui donne des vins dits ordinaires, n'a pas donné les deux tiers de sa récolte normale comme rendement à l'hectare, toute la presse régionale est unanime à le reconnaître; seule la presse parisienne cherche à atténuer le mal.

Faudrait-il prendre, une à une, les régions viticoles au sujet desquelles les renseignements que l'on publie donnent une grande production, que nous trouverions les mêmes contradictions: En Beaujolais, par exemple, c'est un journal local, le *Lyon Vicole*, qui va nous renseigner: « Les vendanges sont activées et si n'avait été quelques pluies la plus grande partie des raisins aurait été cueillie. Mais il reste encore de nombreuses localités où l'on attend la maturité et où les ravages de la pourriture causent de gros ennuis. Les conditions déplorables qui ont précipité les vendanges subsistent encore malheureusement; toujours beaucoup de grains altérés dans les grappes. »

En Gironde, la presse locale demande: « que l'on arrache les vignes phylloxérées qui donnent à l'œil une mauvaise opinion du vignoble girondin; les vieilles vignes françaises donneront au maximum les 2/3 de 1893. Du reste, le rendement n'égale nulle part celui de 1893, à part quelques exceptions autour desquelles on mène grand bruit, à dessein. »

Ces nouvelles viennent directement de la presse régionale qui défend les viticulteurs autant que le commerce, mais cette presse dit la vérité et ne cherche pas généralement à la modifier par des appréciations raisonnées.

Ainsi, au sujet des vignobles de l'Indre, on a dit: « Le rendement ne sera pas aussi satisfaisant qu'on l'avait espéré, » mais on ajoute, et cela modifie considérablement la première pensée: « Cependant, il n'y a pas trop à se plaindre. »

Les vignobles de l'Est sont donnés comme donnant une récolte extraordinairement abondante. Mais nous cueillons la note vraie, non pas chez nous, par nos correspondants qui nous l'ont déjà donnée, mais dans la presse locale et régionale: « La situation est mauvaise en ce qui concerne la vigne. Le raisin ne peut achever de mûrir et pourrit. Beaucoup encore sont presque verts et resteront au cep. Sur les vignes en bonne santé, la récolte sera bonne. »

Si nous résumons ces diverses citations que nous pourrions multiplier encore, nous pouvons conclure que les faits sont quelque peu dénaturés au sujet de la situation vinicole, et c'est mal comprendre les intérêts que l'on veut défendre en faussant les indications par des appréciations complémentaires sur des faits parfaitement acquis.

Il est vrai que certain commerce a des intérêts particuliers à faire croire à une production surabondante, et le mouvement du sucrage signalé cette année dans les régions où le raisin est incomplètement mûr confirme cette idée. La Régie a été assiégée de demandes et a dû envoyer de nouvelles instructions au service.

On a même remarqué que l'acidité extraordinaire des moûts permettrait des deuxièmes cuvées fructueuses, et non seulement les producteurs ont fait des vins de deuxième cuvée, avec raison, puisqu'une loi les autorise à le faire, mais des industriels ont exploité l'acidité des raisins pour faire des multiplications à l'infini.

La loi sur le sucrage qui, dans l'esprit de ceux qui l'ont votée, n'avait qu'un but, celui de venir au secours des vigneron dont le raisin ne mûrit pas certaines années, est devenue une loi autorisant la fraude. Les Sociétés agricoles l'ont compris et, même dans le Bordelais, où on avait été défenseurs de la loi telle qu'elle devait être, dans le Bordelais, disons-nous, on n'en veut plus.

Sans frauder, on peut augmenter le titre alcoolique de son vin de 6 degrés et mettre une quantité d'eau correspondante, c'est-à-dire doubler sa récolte naturelle légalement. Mais la fraude facile permet de faire une multiplication encore plus grande de vins naturels en se faisant délivrer, par le maire de la commune, un certificat de production que le maire ne peut pas refuser.

Voilà ce que l'on ne dit pas et ce que le commerce doit savoir en même temps que la viticulture.

Le rendement en vin naturel est loin d'être celui d'une bonne année, quoiqu'on dise et propage le contraire. Ce que l'on doit dire aujourd'hui, c'est que, grâce au sucrage, la production vinicole sera augmentée. Les régions qui auraient laissé leurs raisins sur les ceps ont pu les cueillir et faire, avec le sucrage et l'acidité du raisin, un produit qui sera parfaitement admis aujourd'hui dans les coupages.

Nous le disions à cette place, il y a quelques semaines; malgré la récolte réduite de l'année, la viticulture doit se contenter des cours actuels, car la facilité de multiplication des vins donnée par nos lois ou nos règlements, empêchera toute hausse exagérée. La fabrication artificielle du vin règle aujourd'hui les cours.

(L'Agriculteur.)

E. BRINGUIER.

Nouvelles Esotériques, 1 vol. in-18,
Librairie des Sciences psychiques,
 42, rue St-Jacques, Paris.

Aujourd'hui, à peu près tout le monde désire connaître les questions de psychisme, d'occultisme et de théosophie, sinon d'une façon transcendente, au moins dans leurs données élémentaires. L'homme et surtout la femme du monde n'ont que faire des ouvrages didactiques sur la matière, aussi croyons-nous rendre un grand service à ce genre de lecteur en leur signalant les *Nouvelles Esotériques* de M. A. B.

Dans ces nouvelles, en effet, il est question de psychisme, de spiritisme, de double vue, de clairvoyance, de télépathie, d'occultisme, de théosophie et de magie blanche et noire, de sorte que le lecteur s'instruit en se distrayant.

L'auteur qui se cache sous ces trois initiales est la femme d'un grand artiste, bien connu par les ouvrages d'art que, depuis vingt ans, il a publiés dans les plus grandes librairies de Paris.

Ce petit volume peut être mis dans toutes les mains, car l'auteur vise surtout à conquérir les âmes au spiritualisme, c'est-à-dire que même les jeunes filles peuvent le lire sans danger, nous ne pourrions en dire autant du *Voyage en Astral*, écrit par le même auteur.

HONORABLES CORRESPONDANTS

Que la « Plume libre » recommande tout spécialement aux Commerçants, aux Industriels et aux Administrations pour le service ci-après :

Correspondances, copies, renseignements commerciaux, envois divers par la poste, représentations, achats, commissions diverses, etc., etc.

M^{me} Maria Renard, 36, boulevard Magenta, Paris.

Georges Gemen, 104, faubourg St-Antoine, Paris.

Charles Bonnet, 46, rue de Dunkerque, à Paris.

Alexandre Mathieu, 78, rue Pouchet, Paris.

Henri Juret, épicerie parisienne, à Rodez.

Henri Alcide, chevalier, 10, rue de l'Egalité, à Vincennes (Seine).

Louis Bouché, 85, rue Saint-Martin, Paris.

A. Vaugelin, à Marengo, Alger.

Charles Thomas, 25, rue Fontaine-du-Roi, Paris.

M^{me} Marie Chaumet, 105, rue des Pyrénées, Paris.

J. Legrand, 42, rue St-Merry, Paris.

L'Industriel du Rhône et de la Loire

JOURNAL BI-MENSUEL (5^{me} ANNÉE).

VENTE & ACHAT DE MATÉRIEL NEUF & D'OCCASION

ABONNEMENTS

ADMINISTRATION & RÉDACTION

Les annonces sont reçues directement au bureau du Journal.

UN AN : 7 FR.

Lyon, 9, quai de Retz, Lyon.

Adresser toutes communications à C. MARGOTTON, propriétaire-gérant, 9, quai de Retz, LYON.

LA VIE PRATIQUE

REVUE POUR TOUS DES CONNAISSANCES UTILES

Paraît le 10 et le 25 de chaque mois

CHRONIQUES ET NOUVELLES. — DÉCOUVERTES ET INVENTIONS
HYGIÈNE ET MÉDECINE

CAUSERIES SUR L'ART, LES SCIENCES, LES THÉÂTRES ET LES SPORTS. — MODES, CUISINE, VARIÉTÉS, CONSEILS ET RENSEIGNEMENTS

DIRECTEUR-RÉDACTEUR EN CHEF : G. DE SAINT-LOUP

ADMINISTRATION ET RÉDACTION : 52, RUE DU BAC, 52, PARIS

ABONNEMENT D'UN AN (FRANCE) : 1 FRANC 50. — LE NUMÉRO : 10 CENTIMES.

Journal des Inventeurs

BI-MENSUEL

Administration : 43, rue de Maubeuge.

Le *Journal des Inventeurs* forme le recueil le plus complet de toutes les inventions et procédés industriels nouveaux qui se produisent pendant l'année.

Insertion gratuite de toute invention nouvelle.

ABONNEMENT :

France, 5 francs. — Union postale, 7 francs.

RECOMMANDÉ AUX JEUNES

LE PIERROT ALGÉRIEN

JOURNAL HEBDOMADAIRE, LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE ET ILLUSTRÉ
Paraissant le dimanche.

Directeur-rédacteur en chef : Stanislas BÉNET.

Abonnements : Un an : France, 10 fr.

Le *Pierrot* est le seul journal algérien qui donne dans chaque numéro trois pages de dessin et musique inédits.

ALGER, 5, BOULEVARD DE FRANCE.

GRATUITEMENT

AUX

Abonnés de « La Plume libre »

Le journal LA CHRONIQUE

POLITIQUE, MONDAIN, SPORTIVE, LITTÉRAIRE
COMMERCIAL ET D'ANNONGES

Organe des Sociétés Vélocipédiques, des Théâtres
et des Gens de Lettres

Sera servi régulièrement à titre de prime

Par suite de notre entente avec le Directeur

LA BICYCLETTE

DERNIER MODÈLE, EXTRA

Etrene gratuite qui sera envoyée franco à l'heureux
gagnant de la Tombola du 1^{er} janvier 1897

Et les autres lots pourront être adjugés à nos
abonnés inscrits à « La Chronique »

Envoyer son adresse au directeur, M. L. RIEL-
PITARD, rue du Hautoir, 131, à Bordeaux.

Joindre un timbre de 0 fr. 15 pour recevoir le
numéro d'ordre pour le tirage après vérification
par nous de l'abonnement de l'intéressé à *La
Plume libre*.

La Chronique dispose de quelques cartes de
presse pour les rédacteurs-correspondants dans
les localités où le journal n'en a encore accredité.

Le Gérant,

P. DUGOURC.

L'EMPLOYÉ

BULLETIN MENSUEL DE LA FÉDÉRATION
DES EMPLOYÉS DE FRANCE

Paraissant du 1^{er} au 5 de chaque mois.

Abonnement annuel : 3 fr.

Administration : Boulevard Saint-Jean, 22,
à Beauvais (Oise).

La Fédération des Employés, fondée le 23 décembre 1894, a pour but l'amélioration matérielle et morale des Employés par la pratique de la solidarité la plus étendue. A cet effet, elle vise à unir, dans une action commune, tous les Groupements d'Employés, et à associer leurs efforts individuels pour obtenir les lois de protection qu'attend depuis si longtemps cette catégorie de Travailleurs.

« Tous pour un, un pour tous, telle est sa devise. »

SIÈGE SOCIAL : Rue Saint-Louis, n° 26, à Beauvais.

L'Écho des Jeunes

Journal littéraire, artistique, illustré, paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois, insère, à raison de 5 centimes la ligne, tous les manuscrits corrects (prose ou vers) qui lui sont adressés, avant le 5 pour le n° du 15 — avant le 20 pour le n° du 1^{er}. Joindre aux manuscrits le montant de l'insertion.

ABONNEMENT : 3 fr. par an France et Etranger.

Un n° spécimen sera adressé *franco* à toute personne qui en fera la demande à M. Victor GRESSET, directeur-fondateur, 7, rue Dus-sourd, à Asnières (Seine).

L'Écho des Jeunes fondé le 1^{er} janvier 1880 se trouve dans les kiosques des grands boulevards et au grand Magasin Théâtral, 12, boulevard Saint-Martin. — Le n° 15 centimes.

POUR LES ANNONCES ON TRAITE A FORFAIT.

S'adresser à la Direction.

BREVETS D'INVENTION
(Franco Etranger)
Marques de Fabrique, Procès en contrefaçon, etc.
Ingénieur-Conseil
(depuis 1867)
CASALONGA
PARIS
15, r. des Halles, 15
Propriétaire-Directeur (depuis 1878) du Journal (25 fr. par an) LA
CHRONIQUE INDUSTRIELLE
DESSINS & GRAVURES SUR BOIS. CLICHÉS
Guides de l'Inventeur en chaque pays (2 fr. par Guide)

L'ADMINISTRATION

46, RUE NATIONALE, A FRÉJUS (VAR)

Journal hebdomadaire des Postes
Télégraphes et Téléphones

ET DE PRÉPARATIONS AUX EXAMENS

Le mieux informé et le plus répandu des journaux professionnels.

Se recommande à tous les Agents et Sous-Agents, sans exception.

Publicité recherchée à cause de son fort tirage.

GAILLAC. — Imprimerie des Mutuelles
(P. Dugoure, directeur).

si malencontreusement interceptée ou dégringoler dans le précipice.

Grâce à la connaissance approfondie de cette chasse, grâce surtout à la grande intrépidité de ceux qui s'y livrent, les battues des montagnards sont rarement infructueuses. Elles n'ont lieu que lorsque la neige a en partie disparu; l'hiver, la chasse à l'Isard est à peu près identique à celle du chevreuil. Il n'en est pas de même des battues des amateurs organisées à grands frais par des chasseurs des boulevards, de ces chasseurs qui tuent les bécasses faisandées ou les lièvres colletés : concevez-vous leur énergie sur la montagne ?

A tel chasseur, tel rabatteur... car nos stations thermales pullulent de ces guides, chasseurs d'occasion, de ces guides marmons qui flairent toujours une bonne aubaine. « Aux Almaviva il faut des Figaro », dit avec esprit d'Houdetot. Il n'y a pas, dit-on, de règle sans exceptions : chaque année d'intrépides sportsman, hommes de cœur, sans répulsion aucune pour la cabane du berger, ne craignant ni brouillards, ni avalanches, ni précipices, ne redoutant ni fatigues, ni dangers quelconques, viennent demander à tirer l'Isard... et ils le tirent. A part de très rares exceptions, l'étranger tire fort peu ces quadrupèdes, c'est peut-être ce qui a fait dire à M. Louis Figuier, dans un de ses ouvrages : « Le Chamois — lisez Isard — est devenu tellement rare, de sorte que les chasseurs de ces jolis ruminants ont leurs principaux succès à l'Opéra-Comique. » Pardon, M. Figuier, l'Isard est assez commun, mais il faut aller le chasser dans ses parages à lui; venez sur les hauts pics de nos belles Pyrénées et pas ne sera besoin de l'Opéra-Comique.

En chassant l'Isard, on tire souvent le Lagopède et le Vantour fauve, aussi l'Arrian, le Grypaète, l'Aigle, etc. Que de chasseurs d'occasion venus dans nos stations d'été n'entend-t-on pas, à leur retour, vanter leurs exploits cynégétiques! Les farceurs! Avec d'Houdetot, je leur dirai : « Beau chasseur d'Isards, je t'ajourne à ton dernier examen de conscience !!! »

Henry MIÉGEMARQUE.

ÉCONOMIE

Explications sur le change

Tous les jours nous avons des demandes d'explications sur le change entre les divers États qui commercent avec la France. Nous renvoyons nos correspondants à des articles depuis longtemps publiés, mais ces articles manquent de certains détails sur lesquels il est inutile de revenir, lisons-nous dans l'agriculteur de Béziers.

La question du change et de ses effets n'a pas été pratiquement expliquée souvent, c'est pourquoi nous donnons la lettre suivante adressée à M. Edmond Théry, directeur de l'Économiste Européen, qui éclairera nos lecteurs peu au courant de ces questions :

Cette lettre est signée de M. Alphonse Allard, directeur honoraire de la monnaie de Bruxelles, l'un des hommes qui connaissent le mieux la question du change.

« Chaque semaine, vous nous donnerez, dans votre intéressant et remarquable journal, la parité des changes entre Paris et l'univers; — je crains bien qu'une partie de vos lecteurs n'apprécient pas toute la valeur de ces indications, qu'ils ne trouveront cependant nulle part ailleurs; — ne me permettriez-vous pas de la leur faire valoir en quelques mots ? »

« Votre numéro d'hier (page 642) indique qu'un billet de 100 fr. français (c'est-à-dire 5 pièces de 20 fr. ou 20 pièces de 5 fr.) valait le 24 novembre :

En Espagne.....	118 57
En Grèce.....	174 00
En Italie.....	108 10
En Russie.....	148 05
Au Mexique.....	196 67
Dans l'Argentine.....	334 50
Au Chili.....	273 22
Au Brésil.....	269 45
Aux Indes.....	166 43
Au Japon.....	189 78
En Chine.....	190 56

Supposons un instant qu'un Indien veuille acheter un objet de 100 fr. à Paris, il devra donner 166 fr. 43 de sa bonne monnaie pour acheter 100 fr. de monnaie française qui lui permette de payer l'objet de ces convoitises à Paris.

« Tout bean, dira-t-il pourtant; avant de faire ce sacrifice de 66 %, voyons d'abord ce que cet achat me coûterait s'il était fait aux Indes? » Et bientôt il se rendra compte que la moyenne des prix n'a pas monté aux Indes; sans hésiter, il achètera aux Indes, renoncera à aller acheter à Paris, et, s'il s'agit d'un article spécial à la fabrication française, il fera même venir des machines et le fabriquera lui-même aux Indes, au mépris de l'industrie européenne qui chômera.

Ce qui se passe pour l'Indien se passe pour les dix autres nations indiquées plus haut, — ce qui a lieu en France, c'est ce qui se produit partout où en Europe on paie en or, c'est-à-dire avec une monnaie dont la valeur a augmenté d'une façon factice !

L'Europe exporte ainsi de moins en moins ses produits vers ces pays, et si elle les exporte encore ce n'est que grâce à un immense effort de baisse de prix; le travail va diminuant de jour en jour, et la crise sociale se développe chez nous.

Tous les consuls d'Europe sont unanimes à constater le mal tel que nous l'indiquons ici, — résultat direct du change universel et de l'état monétaire du monde !

N'avez-vous pas, récemment encore, publié dans vos colonnes le rapport de M. Jamieson, consul d'Angleterre en Chine, et celui de M. Klobukowski, le consul français à Tokio, signalant ce fait grave à leurs gouvernements, que pendant que l'Europe s'épuise, l'Extrême-Orient se développe à son détriment? Ces deux hauts fonctionnaires jetaient tous deux un cri d'alarme : des deux côtés l'on est resté sourd.

Voilà pour les exportations d'Europe : elles diminuent. Si nous examinons les importations des colonies vers l'Europe, elles se développent, au contraire, outre mesure : vos chiffres si éloquentes en donnent l'explication.

Ce sont les mêmes onze chiffres que plus haut, mais exprimés simplement en sens contraire :

100 fr. de billets ou de monnaie étrangers valaient, dites-vous, en France (et en Europe), le 24 novembre :

En billets Espagnols.....	84 33
— Grecs.....	57 47
— Italiens.....	92 40
— Russes.....	67 56
En pièces Mexicaines.....	51 10
En billets Argentins.....	29 88
— du Chili.....	36 60
— du Brésil.....	37 11
En pièces des Indes.....	60 08
— du Japon.....	52 70
— de la Chine.....	52 47

Ce qui signifie, quant aux Indes, qu'en dépensant en Europe la modique somme de 60 fr. 08, tout le monde peut acheter une traite de 100 fr., payable aux Indes en bonne et valable monnaie indienne.

Tout le monde s'empresse d'aller acheter dans de pareilles conditions tout ce que les Indes peuvent produire de choses propres à être consommées en Europe. D'abord le blé, qui revient de la sorte à meilleur marché que le cultivateur ne peut le produire en Europe; c'est ainsi que s'est développée chez nous la crise agricole.

L'Europe, non contente d'acheter les produits agricoles indiens à prix réduits, y achète tous les produits industriels qu'elle peut, les Indes installent chaque jour des fabriques nouvelles; elles menacent déjà d'envoyer en Angleterre même les cotons filés par elles dans ses fabriques orientales nouvelles; c'est la crise industrielle ouvrière et sociale, pour l'Europe.

Alphonse ALLARD.

UNE STATUE à l'inventeur des allumettes chimiques

A Sauria, qui trouva les allumettes, on va dresser une statue, dans le petit village de St-Lothain (Jura). Un comité vient d'être formé : le docteur Pactet, conseiller général, en est le président. La représentation du département fait partie de ce comité.

Nous savons bien que beaucoup de lecteurs ignorent que c'est à Sauria que nous devons l'une des plus célèbres inventions dont l'humanité puisse se montrer reconnaissante. Il est d'usage, et il y a bien longtemps qu'on l'a pour ainsi dire consacré, d'attribuer à l'Allemagne ou à l'Autriche la création de ce petit bois soufré dont le débit atteint plusieurs milliards. Il est vrai de dire aussi que ces deux nations revendiquent cette invention comme leur appartenant, et nous avons vu l'Autriche, il y a quelques années, en célébrer le soixantenaire.

Mais tout cela est une pure chimère et, malgré tout leur plaisir d'inscrire dans leur Livre d'or le nom de l'inventeur de ce petit bout de bois qui s'enflamme à une simple pression, l'Allemagne et l'Autriche doivent s'incliner devant la découverte de ce Français qui a nom Sauria et qui bientôt aura sa statue dans son pays.

Vers la fin de 1830, M. Nicolet, pro-